

LA CREATIVITÉ DU RÊVE

« Le travail du rêve consiste donc en une élaboration inconsciente des pensées préconscientes. »¹

Quand nous avons pensé interroger la créativité du rêve, j'étais alors travaillée par des rêves de fin de cure apparaissant comme lieu d'inscription et d'authentification de mouvements de franchissements produits par le travail de la cure. Dans ces cures, l'espace du rêve ne semblait pas seulement se prêter à en assurer l'archivage en rassemblant des éléments épars présents à certains moments de la cure, mais parfois le rêve lui-même opérait ce franchissement par et pour le rêveur. Au-delà du *Wunsch* freudien, c'est la question de l'écriture et de l'inscription psychique qui se profilait pour moi. Mais très vite des questions beaucoup plus élémentaires se sont imposées à moi comme préalable nécessaire pour aborder la question de la Créativité du rêve, remettant la question des rêves de franchissement à un autre travail et j'espère à notre discussion.

Le rêve, je l'avais nommé « Visiteur de la nuit » lors d'un exposé pour nos rencontres des samedis, quand le Rêve était notre thème de l'année. C'était alors une façon de dire le lien de familiarité et d'extraterritorialité que nous entretenons avec nos songes, auxquels notre sommeil donne hospitalité. Avant de m'interroger sur la créativité du rêve, une première question s'est imposée à moi : pourquoi rêvons-nous ? rêver appartient-il à la condition du parlêtre, puisque en naissant nous avons été non seulement accueillis par des parents mais plongés dans le bain de *lalangue* ? Pourquoi, quand nous nous abandonnons au repos du sommeil, ça pense, ça chiffre même, insiste Lacan, ça invente des scénarios qui, au matin, nous laissent surpris, intrigués, et parfois terrorisés ou abasourdis. Y a-t-il un lien entre cette Créativité à l'œuvre quand nous dormons et l'*Hilflosigkeit* première que nous rappelait J.-P. Baschet ? Ne pourrions-nous nous contenter de dormir du sommeil de la brute ou de l'ange ? Les neurophysiologistes ont découvert depuis déjà quelques décades que nous

¹ S. Freud, *Die Traumdeutung*.

rêvons lors du sommeil dit « paradoxal » où le cerveau en activité émet des ondes rapides et où les globes de nos yeux vont se mouvoir également rapidement. Est-ce en lien avec l'aspect scopique du rêve, ce texte qui se présente sous forme de rébus ou de hiéroglyphes, texte qui n'est pas que scopique puisque parfois, voix ou parole y retentissent. Intéressant ces globes oculaires qui s'agitent alors que pour rêver « on est prié de fermer les yeux ». Vous reconnaissez bien sûr ici l'énoncé d'un des plus célèbres rêves de la *Traumdeutung*, celui qui vint visiter Freud la veille de l'enterrement de son père et s'est écrit face à lui sur une sorte d'affiche « de salle d'attente de gare », précise-t-il, quand on sait sa phobie des trains ! comme un placard « Interdit de fumer », intéressante association chez ce fumeur invétéré. Mais de quel interdit s'agit-il vraiment à travers cette association « interdit de fumer » ? S'affiche donc cette double phrase énigmatique « on est prié de fermer les yeux » ou « on est prié de fermer un œil ». Freud n'en dira pas plus sur ses associations personnelles, juste son vœu d'obtenir l'indulgence familiale pour le cérémonial modeste que conformément aux us et coutumes de son père il avait choisi pour celui-ci. Est-ce vraiment à ce propos qu'il doit réclamer l'indulgence familiale, alors que selon son dire, c'est la mort de son père qui a permis l'écriture de la *Traumdeutung* sur laquelle repose la découverte de l'Inconscient ? Mais n'est-ce pas aussi, comme dans certaines de ses conférences, l'indulgence de ses futurs lecteurs qu'il demande pour ce livre à venir déjà en gésine lors de ce rêve ? Ou l'indulgence de son père pour l'acte fondateur que sera l'écriture de ce livre qui fera de lui non seulement un fils mais le Père de la psychanalyse, et, l'indulgence des dieux pour avoir osé percer le secret des rêves. Rêve de franchissement ?

Mais seul Freud lui-même sait les ressorts secrets de son rêve.

Je m'en tiendrai donc seulement à l'injonction « fermer les yeux ». Il nous faut fermer les yeux aux sollicitations du monde pour que se crée dans le rêve un lieu propice à la rencontre avec le réel de la mort, avec ce qu'il en est vraiment d'être un fils ou une fille, avec l'inscription des interdits qui structurent notre humanité.

Dormir-rêver peut-être

Vous avez reconnu le monologue d'Hamlet « Mourir, dormir ; dormir, rêver peut-être, ah c'est l'obstacle », dit la traduction d'Yves Bonnefoy. Dormir, rêver peut-être, là est la voie, dirions-nous avec Freud. Mourir, dormir, la mort court en filigrane dans nos deux textes, non comme événement mais comme condition de la vie de l'esprit.

Tandis que nous dormons, ça pense, ça écrit, ça chiffre à notre insu, et le matin nous ne pouvons que constater, surpris parfois d'une créativité dont nous ne nous serions pas crus capables, « cette nuit, j'ai fait un rêve ». Mais quelle est donc cette instance qui pense, écrit, chiffre, pendant que je sommeille, ce que Freud nomme travail, travail du rêve, et quel est son lien à ce « Je » qui au matin s'approprie ce travail en disant ou pensant « j'ai rêvé » ? Quel est donc ce « Je » qui rêve tandis que « Je » dors ?

D'où nous viennent donc nos rêves, question qui résonne comme d'où viennent les enfants ? À quoi Freud répondrait sans ambages pour l'une comme pour l'autre : du champ du désir. Nous y reviendrons évidemment.

Mais je n'en suis pas là, ma première question, vous l'avez entendu, porte plutôt sur les rapports du rêve et du sommeil.

Gardien du sommeil, dit Freud, part de « Fantasia » au service de la conservation du sommeil, ou plus précisément dans son articulation au désir signifiant maître de ses élaborations sur le rêve, « le désir de dormir est une des forces formatrices du rêve », écrit-il dans *Le mot d'esprit et ses relations avec l'inconscient*².

Lacan propose d'inverser la formule et d'appréhender le « sommeil comme gardien du rêve », ce à quoi je souscrirai plutôt, et qui va dans le sens de ce qu'écrit déjà Freud dans le fameux chapitre 7 de la *Traumdeutung* : « Le sommeil permet la formation du rêve parce qu'il diminue la censure endopsychique ». Lacan fait remarquer « que la puissance du rêve chez l'être parlant fait d'une fonction corporelle un désir, fait un désir de ce qui est un rythme »³, première saisie de la Créativité du rêve : faire d'une fonction corporelle, un désir. Lacan précise qu'il faut attribuer à la fonction de l'Imaginaire cette prévalence donnée à un besoin du corps, prévalence qui pour Freud revient au Préconscient.

Gardien du rêve, gardien du sommeil, nous allons sans cesse d'une formule à l'autre, elles s'entrelacent.

La formulation freudienne « gardien du sommeil » s'éclaire dès que suivant son élaboration on introduit la question du désir. Nous rêvons car nous ne pouvons cesser de désirer, et notre désir de dormir peut se réaliser tandis que la scène du rêve donne lieu au déploiement de nos désirs. Gardé par le rêve, le sommeil est comme l'enveloppe où à son tour le désir du rêve vient glisser sa mise en texte

² S. Freud, *Le mot d'esprit et ses relations avec l'inconscient*, chapitre 5, p. 253.

³ J. Lacan, Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, 12 mars 1974.

énigmatique où se nouent réel, symbolique et imaginaire. Dans l'enclos protecteur du sommeil, la censure se relâche, comme il l'écrit de façon plus métaphorique dans la *Traumdeutung*⁴. « Pendant la nuit, le veilleur censeur s'en va dormir (gardien de notre santé mentale), alors les impulsions venant de l'Inconscient peuvent s'ébattre (gambader) sur la scène », et d'ajouter : « l'état de sommeil assure la sécurité de la forteresse ».

Gardien du sommeil, sauf dans le cauchemar, où le veilleur est débordé, où l'intrusion du Réel interrompt violemment le rêve et le sommeil. Ici plus question de gambades, la forteresse est assiégée, la créativité du rêve a échoué à permettre au dormeur de dormir et au veilleur de continuer à rêver. Métaphore et métonymie ont raté la transformation du Réel traumatique, le rêveur expulsé de la scène de la représentation se retrouve dans l'espace brutal du réveil livré à l'angoisse et parfois même à l'effroi ou plutôt, dirions-nous avec Lacan, à « l'angoisse de la Jouissance de l'Autre »⁵. Pourtant même le cauchemar s'inscrit dans la créativité du rêve car il est une tentative de donner lieu, de donner forme à un réel impossible à supporter, d'inscrire dans l'histoire du sujet ce réel qui insiste jusque dans le repos espéré de nos nuits et cherche par la créativité du rêve une nodalité qui l'inscrive dans la chaîne des représentations. Je ne crois pas qu'ici comme dans le rêve il s'agisse en déjouant la censure de présentifier le désir inconscient, il s'agit plutôt dans l'abri du sommeil de tenter d'inscrire un réel impensable. Je ne résiste pas ici à partager avec vous les formules si fortes de Lacan dans ce même séminaire RSI : « dans le cauchemar, ce que l'on touche c'est l'existence de l'immonde, de ce qui n'est pas monde », mais d'ajouter ce qui inscrit le cauchemar dans la dimension du parlêtre et redonne au cauchemar sa valeur de formation de l'Inconscient, « cet être qui pèse de tout son poids sur votre poitrine et vous écrase sous sa jouissance, cet être est un questionneur, porteur de la dimension de l'énigme ». Énigme, le cauchemar de l'Homme aux loups quand s'ouvre la fenêtre sur le grand noyer où immobiles sont assis les loups blancs, loups blancs avec leur grande queue et leurs oreilles dressées, loups dont selon son dire toute l'attention semblait fixée sur le rêveur qui se réveille dans la terreur. Énigme de la scène primitive dont il aurait été spectateur à 1 an et demi voire à 6 mois et que le cauchemar répétitif tendrait d'imaginariser et de symboliser entre 3 et 5 ou 6 ans. Énigme du désir de l'Homme aux loups enfant du désir d'être l'objet sexuel du père. Énigme pour Freud lui-même et

⁴ S. Freud, *Die Traumdeutung*, chapitre 7, 3, p. 611.

⁵ J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, 10.7.1974.

tous les analystes après lui du statut réel ou fantasmatique de cette scène primitive, sur lequel il n'y a surtout pas à trancher.

L'énigme du cauchemar peut insister avec une telle force qu'elle devient le prétexte à débiter une analyse. Tel ce patient arrivé chez l'analyste avec la Science des rêves sous le bras tandis qu'il décidait d'entreprendre une cure pour lever l'énigme d'un cauchemar répétitif de l'enfance. Cauchemar qui prenait la forme si fréquente d'une poursuite infernale mais pour lui c'est dans un espace clos, se terminant assez rapidement par le réveil sous l'écrasement d'une patte d'éléphant. Travaillés et retravaillés dans sa cure, jamais les différentes figurations ou signifiants du cauchemar n'ont vraiment dévoilé leur mystère, mais sans pour autant revenir explicitement sur les éléments du cauchemar, la cure a dévoilé progressivement les effets mortifères de l'amour écrasant dont le poursuivait une aïeule et l'énigme de la jouissance qu'il prenait lui-même à l'enclos de cet amour.

Pour avancer dans notre propos, je voudrai m'arrêter sur ce qui me semble la condition même de cette créativité et que j'ai nommé le Dépouillement.

Le dépouillement

Je ne fais là encore que suivre Freud, pas celui de la *Traumdeutung*, mais le Freud du « Complément métapsychologique à la théorie du rêve », texte plus tardif d'une quinzaine d'années et qui appartient au recueil de la *Métapsychologie*.

Je vous donne à entendre le début de cet article où Freud s'interroge sur les prototypes normaux des affections pathologiques que sont pour lui le deuil, l'état amoureux, l'état de sommeil et le phénomène du rêve. Cette comparaison entre le rêve et les états pathologiques, il la reprendra dans *L'Abrégé*⁶ allant jusqu'à écrire que « le rêve est une psychose, une psychose de courte durée ». Point que nous n'avons pas développé mais qui serait à reprendre dans nos discussions. Si l'affirmation freudienne est exacte, nous pourrions-nous demander par exemple quel est l'effet sur la psyché de cette temporaire expérience « psychotique » nocturne. Avec Freud du *Complément*⁷, évoquons déjà ce dépouillement, condition du rêver : « Nous ne sommes pas habitués, écrit-il, à méditer sur le fait que l'homme chaque nuit dépouille les enveloppes dont il a recouvert sa peau et aussi éventuellement les accessoires qu'il utilise pour compléter ses organes, dans la mesure où il a réussi à camoufler leur

⁶ S. Freud, *L'Abrégé*.

⁷ S. Freud, *Le complément*.

déficiences par un substitut : lunettes, cheveux postiches, fausses dents, etc. En allant se coucher, il dévêt de façon tout à fait analogue son psychisme, renonçant à la plupart de ses acquisitions psychiques... L'état psychique des dormeurs se caractérise par un retrait total du monde environnant et par la suspension de tout intérêt pour lui. » Je ne m'étendrais sur sa comparaison entre l'état de sommeil et la vie fœtale, cela pourra être repris dans la discussion si cela vous intéresse. Mais retenons que Freud y voit, sur fond de régression topique, un retour au narcissisme primitif et à la satisfaction hallucinatoire du désir, ce qui éclairerait sans doute la comparaison avec la psychose.

Dans le sommeil, enveloppe de nos rêves, nous sommes dépouillés de la quasi-totalité de ce qui fait notre rapport au monde et à autrui : nous ne pouvons plus parler, parfois pourtant nous nous égosillons dans un cri inarticulé ou nous bredouillons quelques paroles, le plus souvent liées à une forte émotion : pourquoi ne sont-elles pas scénarisées dans un rêve, pourquoi ces cris ou ces paroles débordent-elles la scène du rêve et l'enveloppe du sommeil pour sortir réellement de notre bouche ? Sont-elles un signe de l'échec de sa créativité, de l'échec de la mise en scène que Freud désigne comme un « travail » ? Nous ne pouvons ni voir, ni toucher et toute motricité volontaire nous échappe, pourtant certains sont somnambules, question peu prise en compte par la psychanalyse. Pour ma part, je l'ai rencontré non sans que cela me questionne, chez des enfants angoissés et violents chez qui l'élaboration psychique était très pauvre. Les épisodes découverts par les parents étaient toujours oubliés par l'enfant qui ne se souvenait pas non plus d'aucun texte de rêve. Pourtant quand les parents de Lucile, enfant extrêmement agressive, la retrouvaient dans la cuisine brandissant le plus grand de leur couteau à découper, elle devait bien rêver d'en découdre avec un agresseur. La violence pulsionnelle était-elle si intense qu'elle échouait à trouver lieu dans l'espace des représentations et ne pouvait malgré le sommeil qu'en passer par la mise en acte ? S'agit-il d'un échec de la fonction d'enveloppe du sommeil permettant l'écriture du pulsionnel dans le texte d'un rêve ? Mais aussi, l'on est en droit de se demander quelles enveloppes psychiques auraient pu manquer à cette enfant pour que sa violence pulsionnelle ne puisse passer dans l'univers des représentations. À la différence du rêve qui appartient, comme je le rappelais, au sommeil paradoxal, le somnambulisme appartiendrait d'après les neurophysiologistes au sommeil profond. Pourrions-nous, nous, psychanalystes, le considérer comme une sorte d'acting out ? Une monstration à défaut d'une quelconque élaboration ? Néanmoins ne peut-on penser que cette mise en scène sans images et sans mots

comporte une adresse à l'Autre ? Une chose est sûre, c'est l'autre qui s'en inquiète et en encaisse l'évènement.

Le rêve qui fait feu de tout bois se nourrit parfois de sensations corporelles, un membre engourdi et vous voilà qui rêvez du bras mort d'une rivière, ou d'un manchot mutilé de guerre. Sans doute ces sensations au même titre que les fameux restes diurnes sont saisies par la psyché pour mettre en scène ce qui vous occupe, vous tarabuste ou sans cesse vous échappe. Faut-il pour cela ces sensations qu'elles dépassent un certain seuil, qu'elles s'associent à ce qui cherche à s'écrire à ce moment, vieille question freudienne de la quantité ou de la qualité ? Récepteur plus qu'émetteur, nous percevons des bruits repris dans le rêve à la sauce du rêveur. Chacun a fait l'expérience de rêves provoqués par la sonnerie du réveil qui, sur la scène du rêve, fomentera un scénario propre au rêveur : statue du commandeur d'une autorité sans indulgence qui condamne le rêveur pour des retards répétés, divine musique accompagnant un rendez-vous galant, sirènes rugissantes qui comme dans des bombardements appellent aux abris... La réalité sonore entrée par effraction dans l'univers du dormeur s'est transformée en rêve pour tenter de continuer à dormir. Mais qu'est-ce qui me réveille ? le bruit ? ou le rêve qui s'en est saisi ? Ainsi raconte cette analysante : « Je me suis réveillée en entendant dans mon rêve sonner les cloches de mon village en me disant : je me suis ratée. » Comme je l'interrogeais sur cette étrange expression, elle eut l'air étonné que je ne connaisse pas cette formule qu'elle employait couramment avec ses collègues de travail pour dire que n'ayant pas entendu le réveil on arrive en retard au travail. Décidée à ne pas rater ce possible éveil, me souvenant qu'au village, on mettait beaucoup d'espoir dans cette enfant éveillée, j'insistais sur le « je me suis ratée ». Cette courte phrase de rêve amorça un véritable changement subjectif. Jusqu'alors, sa plainte constante concernant les nombreux échecs de son existence attribuait ses échecs à l'avarice de sa famille, à ses origines modestes, à la brutalité de ses compagnons, la malhonnêteté de ses patrons, mais cette énonciation de rêve ouvrit enfin le champ d'un questionnement douloureux mais nécessaire, la place qu'elle tenait dans ce beau désordre. Le rêve, dans l'espace du transfert, se fait Révélation, révélation de ce qui restait jusqu'alors tapi dans l'inconscient et dont l'espace du transfert permettra le déploiement. Voie royale qui mène à l'Inconscient.

Voie royale qui mène à l'Inconscient

En ces temps de Covid, des psychologues ingénieux, prenant comme référence ou comme faire-valoir le remarquable *Rêver sous le III^e Reich* de Charlotte Beradt, ont collecté des rêves. Une étude qui date du premier confinement les répartit en deux classes : une première les rêves de maladie ou de mort semblent traduire directement le malaise psychique d'une population sous pandémie avec une augmentation des rêves à thématique désagréable, une autre catégorie mettant en scène des voyages, des événements festifs ou distrayants, des scénarios érotiques, interprétés par le collecteur comme cathartiques ou compensatoires. Ces rêves apparemment de satisfaction directe semblent bien simples. Le sont-ils ou n'est-ce pas la lecture qui en est faite par le collecteur pour qui on rêve de ce qu'on vit dans le quotidien, de ce qui nous préoccupe et des souvenirs émotionnels ? Des rêves lus comme accomplissement direct du désir sans la moindre prise en compte de la déformation (*Entstellung*) introduite par la censure. L'on ne peut que penser ici à l'adage rappelé par Freud : « De quoi rêve l'oie ? de maïs. » Ou au rêve de la petite Anna âgée alors de 19 mois. Anna, la future psychanalyste, ayant été mise à la diète à la suite de vomissements fait dans la nuit un rêve où sa famille l'entend crier : « Anna Feud, faises, gosses faises, flan, bouillie. » Freud commente qu'elle fait son menu, un menu de gourmande, remarque qu'elle met son nom pour exprimer sa prise de possession, et insiste sur les fraises pour prendre une revanche sur une appréciation inopportune : la « bonne » ayant attribué son indisposition à une assiette de fraises trop volumineuse. Le rêve enfantin serait-il la réalisation non déguisée d'un désir non refoulé, en cohérence avec la vie diurne, sans énigmes à résoudre comme l'écrit Freud dans la *Traumdeutung*⁸ ? Pas seulement, semble-t-il. Dans le rêve de la toute petite Anna qui se nomme en premier, y compris avec son patronyme, il ne s'agit pas seulement du désir de satisfaction orale mais de sa place de Sujet dans ce désir. Et Lacan d'ajouter dans le Séminaire V⁹ que ce dont rêve la petite Anna, c'est tout ce qui est déjà entré dans un caractère signifiant pour avoir été interdit. Introduction de la catégorie du manque mais aussi dans cette série pléthorique au-delà de la simple satisfaction (la *Befriedigung* freudienne), de la dimension de la Jouissance. Si le sommeil suspend le rapport du corps à la Jouissance¹⁰, celle-ci inhérente à la dimension de la vie du parlêtre fait retour sur la scène du rêve. Dans les derniers séminaires de Lacan, la Jouissance tient la place que tenait le Désir dans le début de son

⁸ S. Freud, *Die Traumdeutung*, p. 658-659, 132.

⁹ J. Lacan, Séminaire V, leçon du 5.2.1958, p. 220.

¹⁰ J. Lacan, Séminaire XIX, leçon du 20.11.1973, p. 148

enseignement, la créativité du rêve y est alors articulée à la question de la Jouissance. Ainsi, dans la leçon du 20.11.1973 du même Séminaire XIX¹¹, il insiste sur l'articulation du chiffrage et de la Jouissance, l'opération du chiffrage est fait pour la Jouissance, et le rêve est lié au plus de jouir.

Les collecteurs de rêves sous Covid s'intéressent à bon droit à la créativité du rêve sous pandémie chez des individus confinés, mais semblent s'arrêter au contenu quasiment anecdotique : mise en scène de l'angoisse ou des frustrations dues au confinement d'une part, satisfaction directe du désir d'autre part. Peut-il en être autrement quand le lecteur/collecteur de rêves fait l'impasse sur la dimension de l'Inconscient ? Quelle misère cent vingt ans après la parution de la *Traumdeutung*. Une autre collecte plus récente fait état de trois types de rêves : les deux catégories précédentes si claires, trop claires, et une troisième catégorie : des rêves de trains, ou de papiers à montrer. Voilà ce qui a éveillé ma curiosité jusqu'alors non satisfaite, espérant qu'il y aurait dans ces « trains » ou ces « papiers » quelque place pour la question du Sujet, et la mise en œuvre de la métaphore ou de la métonymie, les artisans langagiers de la créativité du rêve.

Avec Freud, la créativité du rêve est au service de la mise en jeu et de la révélation du désir inconscient, mais au-delà de la réalisation du *Wunsch*, il est au service du remaniement de l'économie psychique, « on se trouve au milieu d'une fabrique de pensées »¹², écrit-il dans le commentaire du *Rêve de la monographie botanique*. Mais le rêve est aussi mémoire, mémoire de ce qui est oublié ou pas encore mémorisé. « Le rêve, écrit-il aussi, ramène certains souvenirs du rêveur qui lui resteraient inaccessibles à l'état de veille », ajoutant même qu'il fait surgir un matériel appartenant à l'héritage archaïque, à la vie des aïeux que l'enfant apporte en naissant, non sans rapport sans doute avec l'idée qu'une des fonctions du Ça serait de servir de réceptacle aux traces héréditaires. Dans un article bien connu de Michèle Montrelay, « Lieux et génie »¹³, celle-ci en rend compte en terme de « transmission d'information » et le lie aux éléments marqués par la forclusion.

C'est sur cet aspect particulier de la créativité du rêve que je terminerai en évoquant un exemple clinique. Pour qui a l'expérience de la cure, il est évident que cette écriture, par le rêve d'un réel jusqu'alors impensable, est rendue

¹¹ J. Lacan, Séminaire XIX, *op. cit.*

¹² S. Freud, *Rêve de la monographie botanique*.

¹³ M. Montrelay, « Lieux et génie », in *Confrontations* n° 10.

possible par la dimension du transfert et à tout ce qui s'est déposé entre analysant et analyste, y compris à leur insu.

Le moment de cure dont je voudrais vous parler date déjà de plusieurs décades mais m'a profondément marquée, a fait révélation pour moi de la puissance dynamique de l'écriture du rêve dans le transfert. La patiente avait débuté son travail dans le cadre d'une très grave maladie pour laquelle elle avait refusé les soins adéquats, se contentant imprudemment de thérapies parallèles ; sans doute ai-je pensé, en écrivant ce texte, que ces médecines se dénomment aussi médecines douces et qu'elle avait radicalement manqué dans son enfance du minimum de douceur qui permet d'habiter sa vie. La deuxième année de sa cure fut marquée, pendant de nombreuses semaines, par des rêves où s'entremêlaient des angoisses de naissance et de mort. Au fil de leur répétition, malgré une angoisse intense, s'ouvre progressivement un passage vers la lumière qui culmine sur la représentation matricielle d'une sorte de jardin d'Eden où elle rencontre un bien-être jamais éprouvé. Dans cet univers idyllique, je la laisse se ressourcer tandis que je prends sur moi le signifiant du trépas qu'elle n'entend pas quand elle me décrit la beauté des fleurs aux couleurs très pastel. Assez vite à partir de ce rêve, je remarque que je me mets à souffrir des voies digestives aux heures de ses séances. Est-ce mon inquiétude de son possible trépas ? Pas seulement. Il s'avérera que mon corps et ses rêves suivants se firent le lieu d'inscription des traces d'un événement tragique de son enfance refoulé ou forclos. Sa haine pour sa mère se remit à flamber dans le cadre d'autres rêves répétitifs où à chaque fois une mère se rendait coupable de massacres de garçons. Plus qu'un véritable scénario, c'était à chaque fois l'impression terrifiante de ce massacre. Comme je ne lui connaissais que des sœurs, ce qu'elle me confirma, nous nous demandâmes s'il s'agissait de fausses couches, d'avortements, ou si c'était elle-même le garçon concerné par les visées meurtrières de la mère. C'est alors que moitié souvenir, moitié récit de sa sœur aînée se reconstruisit un événement terrible, entièrement effacé pour elle et recouvert dans la famille du voile du silence. Lorsqu'elle avait 7 ans, sa fratrie s'agrandit de deux garçons jumeaux, l'un se prénomma comme son mari, l'autre comme son fils, mais jamais ces prénoms n'avaient remué en elle le moindre souvenir. L'un et l'autre ne vécurent que quelques semaines. Contre l'avis médical pourtant pressant, la mère refusa leur hospitalisation, l'un atteint d'une fente palatine mourut d'inanition, l'autre lui survécut de quelques jours. Lors de ce tragique récit, je me souvins d'une image prégnante de la première série de rêves répétitifs d'angoisse de naissance et de mort. Y figuraient

régulièrement l'image d'objets coniques souvent doubles et abouchés par le sommet, le signifiant des jumeaux et de la bouche y étaient donc déjà présents. Après que fut reconstruit le drame de la naissance et la mort de ses frères à qui la mère avait refusé les soins qui auraient pu les sauver, elle décida d'entamer au plus vite les soins potentiellement salvateurs qu'on lui avait proposés trois ans auparavant.

Dans le creuset du transfert, la créativité du rêve permet la gravure de ce qui a été interdit d'inscription et, en écrivant l'impensable, relance la vie arrêtée.

Monique Tricot

CF Dijon, janvier 2021